

## DE L'AZUR À L'OBSCUR

En 1985, Emmanuelle a une vision : bleue. C'est une vision de peintre et d'autres, comme elle, avant elle, l'ont eue, l'ont précédée. Elle le sait, les respecte, souvent les admire. Comment ne pas penser à Yves Klein... Soucieuse d'éviter l'écueil de la ressemblance ou pire, de l'imitation, Emmanuelle pressent qu'en cette vision, c'est plus largement la tentation d'un absolu, ami du monochrome, qui lui sourit, la guette, la guide, fait surface. Le peintre éprouve en même temps une conviction : il lui faut d'abord aller plus avant dans sa relation à la couleur et à la figure. Pendant des années, c'est le paysage qui s'impose, s'offrant tout naturellement à la palette, comme autant de défis.

Dans un désir de compréhension, de cheminement et de maîtrise toujours plus aigus, le peintre se livre alors, sans relâche, à la technique du pointillisme, soumettant sa recherche picturale aux lois de la lumière et de la matière qu'elle appréhende avec une patience presque maniaque et traduit par une infinité de touches, minuscules, posées à plat, au couteau, exprimant une délicatesse non dénuée de finesse ni d'humilité.

Décomposition, fragmentation puis défragmentation de la lumière... : les paysages se multiplient et, chose curieuse, au fil du temps semblent se fondre, bientôt se confondre pour s'aplanir, converger en une déclinaison commune, telle une seule et même contrée, une seule et même terre aux limites de l'horizon et des lumières de l'arc-en-ciel.

Ainsi, dans les années 2000, influencés par les séjours en Israël ou imprégnés des résidences successives dans le Vexin, en France, à la Fondation Dufraine (Propriété de l'Académie des Beaux-arts), les paysages d'ici et d'ailleurs dans l'atelier paraissent vibrer à l'unisson et progressivement se soustraire aux incidences, aux accidents, aux frontières.

A partir de 2007 se dessine à Paris une période plus sédentaire, le début d'un ancrage. Surgit alors le bleu, du bleu, rien que du bleu. Depuis la vision de 1985, des voyages ou des chemins de traverse pour y venir, revenir, Emmanuelle garde le secret et commence en silence une série de monochromes. De l'indigo au cobalt en passant par le bleu de Prusse, l'artiste nous propose dès lors une peinture où se côtoient, cohabitent les semblables, révélant dans leurs subtiles différences une couleur et ses nuances, ses degrés de luminosité.

La couleur bleue fait en 2008 et 2009 l'objet de deux expositions à Paris. Mais il s'agit encore d'une étape.

« C'est dans le noir que je trouve la lumière » dit aujourd'hui Emmanuelle Amsellem, à la veille de sa nouvelle exposition : « Collection Noir ».

Cette fois, l'idée fait suite à une commande. Après l'azur, l'obscur ? Pas exactement... La « période bleue » prend fin et le peintre s'interroge. Lui vient alors le projet d'une bourse pour partir au Japon à la Villa Kujoyama, projet pour lequel, dans la ligne du travail monochrome, l'artiste entend explorer le blanc. Or se tient au même moment à Paris une exposition de Pierres Soulages.

En compagnie de son amie Corinne Torus et d'Anne Bauer-Stein son agent,

Emmanuelle s'y rend. La visite lui fait impression. Anne dit alors: Noir. Préalablement -le noir- en somme, pour en arriver au blanc. Une idée particulièrement inspirée quand on sait que chez Emmanuelle Amsellem, c'est la lumière qui prime et avec elle, la propension d'une même teinte à prendre corps en la réfléchissant... plus ou moins, ou non.

Le noir... pour le blanc... N'y a-t-il pas là pour le peintre une invitation à aller plus loin dans la connivence peut-être insoupçonnée mais flagrante, avec une perception très ancienne de la couleur, remontant à l'Antiquité, quand un même terme pouvait désigner des nuances différentes mais de luminosité ou de « brillance » comparables, et qu'ainsi un seul mot a parfois même désigné et le noir et le blanc ? Agent mais aussi linguiste, à coup sûr Anne Bauer-Stein ne s'y trompe pas.

Quant à l'artiste, séduite par les enjeux, les nouvelles et opales perspectives du projet nippon, elle voit d'un autre œil le passage par l'obscur : le noir l'inquiète, l'intimide et... est-ce vraiment une couleur?...et puis, et puis il y a... Pierre Soulages.

Et voilà que les deux compagnes passent commande : l'une pour un labyrinthe, l'autre pour un damier... noirs, évidemment. Difficile de refuser. L'artiste accepte, non sans réticence : « Deux tableaux d'accord, mais c'est tout ».

La géométrie avait discrètement, auparavant, fait son apparition dans les monochromes bleus. A présent elle est structurante, matricielle et donc ambiguë, grave, mystérieuse comme les ténèbres, comme le noir absolu, s'il en est. « *Fiat Lux* », de l'obscurité surgit en même temps la lumière et la vie, toute une organisation de l'espace, une géométrie pleine d'étincelles et d'opacité.

Les deux toiles sont réussies, la commande aboutit. L'artiste se prend au jeu, continue dans la même veine pour nous proposer, après des mois et des mois de plongée, d'engouffrement, d'engagement total en cette nouvelle forme d'exploration, sept tableaux, trois pigments et une exposition : noire.

Les tableaux nous font également part d'un désir... inavouable, éhonté ? Pas n'importe lequel en tout cas : celui d'entrer - non sans craindre la présomption- en dialogue avec Pierre Soulages, le Grand, très grand du noir et de la lumière, son royaume.

Une envie, une intention que Pierre Soulages, avec circonspection et retenue, a bien voulu accueillir et après examen, généreusement, simplement, accepter - Qui plus est, à l'attention d'Emmanuelle, ajoutant: « Elle a ma bénédiction ».

« Collection Noir » : *Fiat Lux* !

Muriel Charlot